229. Val-Richer, Lundi 29 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Affaire d'Orient, Conditions matérielles de la correspondance, Diplomatie, Discours du for intérieur, Enfants (Guizot), Politique (France), Politique (Russie), Portrait (Dorothée), Relation François-Dorothée, Réseau social et politique, Santé (enfants Guizot)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

230. Baden, Vendredi 2 août 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1839-07-29
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°249/261-262

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1772?context=pdf

Information générales

LangueFrançais
Cote618, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
229 Du Val-Richer, Lundi 29 Juillet 1839 - 3 heures

Je rattraperai aisément la mesure, car l'air me plaît. Je voulais ménager votre force et vos yeux. Donnez m'en tout ce que vous voudrez. J'ai de quoi vous rendre. C'est, je crois le défenseur de l'archevêque Land qui a dit le premier qu'avec cent lapins blancs ou ne fait pas un cheval blanc. Avec cent lettres de Baden et du Val-Richer, on ne fait pas une conversation de la Terrasse. Mais j'aime mieux cent lettres que cinquante. Pourtant je ne redeviendrai quotidien qu'à partir de Jeudi 1er août.
Je mène demain mes deux filles à Caen, chez leur dentiste de province. Il faut leur ôter deux dents de lait que Brewster a voulu ajourner quand elles ont quitté Paris. Il y a un bon dentiste à Caen. J'en reviendrai après demain soir. Cette course me dérange ; mais je suis mère.
J'attends avec grande curiosité la confirmation des nouvelles d'Orient. On dit que le capitan Pacha est un homme à vous, qui avait beaucoup contribué au traité d'Unkiar-Skelessi et vous fut, aussitôt après, envoyé comme Ambassadeur. Les habiles soutiennent que tout cela n'est pas clair. Pour moi, je me suis décidément retranché les prophéties. Je veux voir.
Avez-vous entendu dire que le comte de Pahlen remplacerait Pozzo à Londres ? J'en serais fâché et pour vous et pour nous. A moins qu'on ne nous redonnât Pozzo mourant. Mais cela ne se peut guère. Votre pauvre ami de Hanovre commence à prendre peur. Il s'est chargé de plus qu'il ne peut porter. Ç'a toujours été un grand métier que celui de despote. De nos jours, il y faut Napoléon. Encore s'y est-il cassé le nez. Est-ce qu'il ne vous vient plus de lettres de là ? Du reste, il me semble qu'il vous parle toujours plus des Affaires d'autrui que des siennes. Il me semble que j'ai vu autrefois. M. de Malzahn à Paris, en 1820 et 1821. N'a-t-il pas été Ministre de Prusse à Munich, ou à Stuttgart ? Je le confonds peut-être avec un M. de Maltzen qui était aussi dans la diplomatie Prussienne ; homme d'esprit, un peu solennel.
L'humeur de la Chambre des Pairs porte ses petits fruits. On aurait voulu qu'elle fit sur le champ un second procès, pour en finir de ces gens du 12 mai, comme on en finit. Il n'y a pas du moyen. Les Pairs n'ont pas voulu en entendre parler. Leur commission d'instruction va en mettre en liberté tant qu'elle pourra, et ceux qui resteront attendront en prison que la Chambre ait un peu repris cœur aux procès. C'est encore un excellent instrument de gouvernement qu'on a bien vite usé. Les fêtes ont été on ne peut plus paisibles. Fort tièdes. Les hommes ne se réjouissent pas par commémoration. Il n'y a de solennité durable, en l'honneur d'un grand événement, que celles qui portent un caractère religieux. On ne puise un peu de durée que dans l'éternité. Notre temps a étrangement perdu l'intelligence de la durée et de ses conditions. Jamais les hommes n'ont vécu concentrés à ce point dans le présent. Petite vie, et qui fait toutes choses, à sa mesure. Et pourtant, il y a dans les idées, dans les sentiments, dans les institutions de notre temps, le germe de grandes choses très grandes. Mais pour que les grandes, choses viennent, il faut extirper les petites. On ne peut pas avoir de taillis sous les hautes futaies. Et de notre temps, les petites choses sont innombrables, petits intérêts, petits conforts,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1772?context=pdf

petits désirs, petit plaisirs. Il y a des facilités infinies pour dépenser sa vie et son âme en monnaie. C'est mon désespoir de voir de quoi on se contente aujourd'hui. Parmi vos raisons de me plaire, celle-ci m’a beaucoup touché, vous avez l’esprit et le cœur superbe. Cela coûte cher ; mais n’y ayez pas regret. Cela vaut encore davantage, n’est-ce pas ? Adieu pour aujourd’hui. Je vous dirai encore adieu demain avant de partir. J’oubliais de vous dire que Madane d'Haussonville est fort heureusement accouchée d’une fille. C'est ce qu'elle désirait. J’en suis charmé pour son père. Sa première couche avait été fort pénible et le tourmentait.

Mardi 9 heures 1/2
Bonjour et adieu. C'est la même chose, toujours la même et et toujours charmante. Je vous écrirai demain. Je ne vais à Caen que samedi. Encore adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 229. Val-Richer, Lundi 29 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-29.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 23/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1772

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 29 juillet 1839
Heure3 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationBaden
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

79

Je rattraperai dimanche la messe, car l'air me plaît. Je voulais ménager votre force et vos yeux. Comptez vous tout ce que vous vendrez. J'ai de quoi vous vendre. Cette, je crois, le défenseur de l'archevêque Laud qui a dit le premier qu'avec cent lapins blancs on ne fait pas un cheval blanc. Avec cent lettres de Baden et du Val-Richer, on ne fait pas une conversation de la Terrasse. Mais j'aime mieux cent lettres que cinquante.

Pourtant je ne redeviendrai quotidien qu'à partir de lundi 1er août. Je mène demain mes deux filles à Caen, chez leur dentiste de province. Il faut leur ôter deux dents de lait que Beaumont a voulu ajourner quand elles ont quitté Paris. Il y a un bon dentiste à Caen. J'en reviendrai après demain soir. Cette lettre vous dérange ; mais je suis mère.

J'attends avec grande curiosité la confirmation des nouvelles d'Orient. On dit que le Capitan-Pacha est un homme à vous, qui avait beaucoup contribué au traité d'Unkiar-Skelessi, et vous fut, aussitôt après, envoyé comme ambassadeur. Les habiles soutiennent que tout cela n'est pas clair. Pour moi, je me suis décidément

retranché les prophéties. Je veux voir.

Avez-vous entendu dire que le comte de Pahlen remplacerait Pozzo à Londres? J'en serais fâché, et pour vous et pour nous, à moins qu'on ne nous redonnât Pozzo moins vaut. Mais cela ne se peut guère.

Votre pauvre ami de Hanovre commence à prendre peur. Il est chargé de plus qu'il ne peut porter. C'a toujours été un grand métier que celui de despote. De tous jours, il y faut Napoléon. Encore s'y est-il cassé le nez. Est-ce qu'il ne vous vient plus de lettres de là? Du reste il me semble qu'il vous parle toujours plus des affaires d'autrui que des siennes.

Il me semble que j'ai vu autrefois M. de Maltzahn à Paris, en 1820 et 1821. Qu'est-il par les ministres de Prusse à Munich ou à Stuttgart? Je le confonds peut-être avec un M. de Maltzen qui était aussi dans la diplomatie Prussienne; homme d'esprit, un peu solennel.

L'humeur de la Chambre des Pairs porte ses petits fruits. On aurait voulu qu'elle fît sur le champ un second procès, pour en finir de ces gens du 12 mai, comme on en finit. Il n'y a pas le moyen. Les Pairs n'ont pas voulu en entendre parler. Leur commission d'instruction va en mettre en liberté tant qu'elle pourra; et ceux qui sortiront attendront en prison que la Chambre ait un peu repris ses esprits.

C'est encore un excellent instrument de gouvernement qu'on a bien vite usé.

Les fêtes ont été en ne peut plus paisibles. Fort tièdes. Les hommes ne se réjouissent pas par commémoration. Il n'y a de solennité durable pour l'homme d'un grand événement, que celle qui porte un caractère religieux. On ne puise un peu de durée que dans l'éternité. Notre temps a étrangement perdu l'intelligence de la durée et de ses conditions. Jamais les hommes n'ont vécu concentrés à ce point dans le présent. Petite vie, et qui fait toutes choses à sa mesure. Et pourtant il y a dans les idées, dans les sentiments, dans les institutions de notre temps, le germe de grandes choses, les grandes. Mais pour que les grandes choses viennent il faut extirper les petites. On ne peut pas avoir de taillis sous les hautes futaies. Et de notre temps, les petites choses sont innombrables, petits intérêts, petits comforts, petits désirs, petits plaisirs. Il y a des facilités infinies pour dépenser sa vie et son âme en monnoie. C'est mon désespoir de voir de quoi on se contente aujourd'hui. Parmi vos raisons de me plaire, celle-ci m'a beaucoup touché; vous avez l'esprit et le cœur superbes. Cela coûte cher; mais n'y ayez pas regret. Cela vaut encore davantage, n'est-ce pas?

Adieu pour aujourd'hui. Je vous dirai encore adieu demain avant de partir.

J'oublie de vous dire que madame d'Haussonville est fort heureusement accouchée d'une fille. C'est ce qu'elle

devroit. J'en suis charmé pour son père. Sa première couche devoit être fort pénible et la tourmenter.

Mardi 4 heures ½

Bonjour et adieu. C'est la même chose, toujours la même chose et toujours charmante. Je vous écrirai demain. Je ne vais à Caen que Samedi. Encore adieu.

G

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1772?context=pdf